

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION : Mont-Saint-Martin, 45.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Rédacteur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.



SOMMAIRE

Jules Destrée,	Maurice Desombiaux
Luc Robert,	G. Girran.
Parfums,	Jules Destrée.
La nouvelle Carthage,	Georges Rosmel.
Les armes et le tir,	Guillaume un Tell.

Jules Destrée.

Tête bizarre avec cette longue chevelure révoltée qui se dresse et se recourbe brusquement sur le front à l'expression d'impérieuse volonté, un nez charnu, de grosses lèvres goulues faites pour les baisers et les discours, un menton, au contour net, d'homme

d'action et de combat. Telle, elle évoque en moi les faces énergiques de ces audacieux tribuns qui, au siècle dernier, entraînent tout un peuple dans une révolution sanglante et régicide.

Mais des yeux démentant cette affirmation du visage, des yeux gris vert regardant tristement le monde à travers un rêve, comme s'il paraissait chercher toujours en son esprit le sens d'obscurités et indéfinies pensées... et on ne sait si ce sont les yeux qu'on doit croire, ou cette bouche pleine de vie.

Cette incertitude sur la prédominante de ces deux natures caractérisées par les yeux et les lèvres se retrouve précisément dans son livre *Lettres à Jeanne* tendres et délicates sensations

d'amour mêlées à des impressions d'art, publié en 1886, à 22 ans.

La première moitié du volume fut écrite en une période d'enthousiasme naturaliste, alors que l'influence de Zola se manifestait à l'exclusion de toute autre.

Avant les *Lettres à Jeanne* diverses revues avaient publié déjà ces trois nouvelles naturalistes : *Souliers roses*, *Une soirée au pays wallon*, *Tirage au sort*.

Les deux premières sont médiocres, mais dans la dernière, de beaucoup supérieure, on remarque une exacte et personnelle notation de la vie extérieure et cette artiste impression de tristesse que donne ces lambeaux de

chansons joyeuses brailées par les voix rauques des conscrits qui s'éloignent dans le vent et la pluie.

Dans les trois nouvelles de ce genre *Bourgeoisie*, *les Enfants*, *la Médaille* nous le revoyons en progrès avec ces qualités encore plus accentuées. Cependant, malgré son unique préoccupation de réalisme, s'aperçoit ça et là le rêve à travers lequel il voit les choses.

Et plus loin, lorsque sous l'influence de Baudelaire, d'Edgard Poë, il veut quitter la vie pour s'enfoncer dans le songe, on entend toujours, et malgré lui peut-être, la matière implacable gronder au lointain de sa pensée.

Il nous apparaît alors sous un aspect nouveau, c'est maintenant le rêveur qui nous donne : *Cauchemars*, *L'irréparable*, *Rouge sur blanc*. Et combien il nous intéresse davantage dans ces nouvelles qui nous montrent un artiste plus complet et plus puissant. Inévitablement, le naturalisme avec ses théories d'observation vulgaire et ses restrictions limites ne pouvait plus longtemps retenir cet esprit chercheur, sans cesse occupé à guetter autour de lui et en lui-même, des sensations, des sentiments ignorés et rares. Il devait forcément y échapper et il l'a fait heureusement. *L'Irréparable*, une des pièces que je viens de citer et qui est la plus importante des trois, indique bien l'évolution qui s'est produite chez lui.

Il a conservé de ses débuts un souci de notation exacte et rationnelle des choses qui l'entourent, et il s'est efforcé de fouiller tous les recoins de l'âme malade, d'analyser le développement de cette terrible névrose qui envahit les races et détraque les cerveaux.

Ses réflexions, et aussi sans doute la lecture d'Huysmans, de Villiers de l'Isle Adam, de Verlaine et des russes : Tolstoï, Herzen, Dostoïewsky ses auteurs préférés ont accentué le pessimisme qui parcourt les *Lettres à Jeanne*. Aussi, en son prochain volume : *Les Chimères* on entend, d'un bout à l'autre, dans un fantastique et splendide décor de cauchemar, s'élever, grandir et s'exaspérer en des thèmes variés et multiples, la sombre symphonie du néant.

De ce livre qui paraîtra en octobre prochain, on connaît déjà trois ballades : *Les Réverbères mélancoliques*, *les Trains qui passent dans la nuit* et *la Souffrance d'écrire*. Elles ont donné une synthèse du tout.

Dans le monde de lettres il est connu plutôt comme critique que comme écrivain.

De nombreuses critiques d'art ont paru de lui dans *la Revue artistique* d'Anvers, le *Journal de Charleroi*, *l'Artiste*, *la Jeune Belgique* et *la Wallonie* et nous signalerons de son premier volume : *Les croquis d'Italie*. Elles sont intéressantes, notamment parce qu'on n'y rencontre pas l'ordinaire jargon des reporters de salons de peinture. Il n'a pas appris la critique dans les livres, mais à travers les musées et les ateliers, sans se préoccuper des opinions reçues, et il nous décrit tout simplement les sensations que lui suggère une œuvre d'art.

Elles furent d'autant plus remarquables qu'ici en Belgique, à part celles de l'auteur de *Mes Médailles*, Camille Lemon-

nier, il n'existe aucune critique d'art sortant un peu du journalisme ordinaire.

C'est lui qui, en un superbe article publié dans la *Jeune Belgique* au commencement de 1886, fit connaître les si belles lithographies d'Odilon Redon dont personne excepté J. K. Huysmans n'avait encore parlé.

C'est encore lui qui nous a décrit tout récemment dans la *Wallonie (quelques œuvres d'art)* cette étrange femme découverte au musée de Francfort en un tableau de primitif inconnu.

Il a rassemblé une grande partie des estampes de Jean Luyken, graveur hollandais du XVI^e siècle dont Huysmans a dit quelques mots dans *Rebours* et nous promet sur lui une longue étude. Une autre encore nous est promise, en collaboration avec son frère, M. Georges Destrée, sur les *Primitifs italiens*, ces extraordinaires et merveilleux artistes dont Raphaël et tant de peintres de la Renaissance ont usurpé la gloire.

Il a une manière inattendue et parfois déconcertante d'examiner une œuvre, surtout dans le détail qu'il fouille souvent avec minutie. Ses admirations sont absolues, comme ses haines sans appel, et il se laisse aller parfois à un trop grand enthousiasme, ou à un trop violent mépris.

Jules Destrée a publié outre de remarquables critiques d'art, d'excellentes critiques littéraires entre autres sur plusieurs Jeunes Belgique: Giraud Eckhoud, Verhaeren, sur Camille Lemonnier, sur Zola, sur Maupassant, sur Péladan dont il fut aussi le premier à parler en Belgique, l'an dernier dans *l'Artiste*, une belle étude sur J. K. Huysmans et cette année dans la *Jeune Belgique* une plus belle encore sur Villiers de l'Isle Adam.

Ces études qui comptent parmi les meilleures parues en ces derniers temps sont les plus complètes sur les deux grands écrivains français.

Celle sur Villiers surtout montre bien la sûreté de jugement et la fermeté de style qu'il a acquises.

Il réunira en un volume *Notes et silhouettes* ses critiques littéraires, qui avec *Les chimères* justifieront les prévisions de ses amis.

MAURICE DESOMBLAUX.

Luc Robert.

(Suite).

A Léopold Garnier.

II.

Cependant les varlets rentraient par la grande porte de la ferme, juchés sur leurs petits chevaux d'Ardenne, qui tendaient leurs jarrets nerveux, tapaient leurs fers sur les pavés et rentraient aux écuries avec un grand bruit de ferrailles. Des appels énergiques patoisés par les varlets portaient au milieu des piétinements. Un charretier de belle humeur allongait des claques sonores sur les croupes luisantes des juments qui faisaient un saut de galop et s'en allaient de leur trot pesant prendre leur place au ratelier. A mesure qu'on les déharnachait de l'attirail du labour, les chevaux allaient d'eux-mêmes à l'abreuvoir, un grand bac de pierre contre le mur extérieur de la cuisine, où ils buvaient six à la fois et que le vacher alimentait en pompant à tour de bras. Puis ils retournaient aux écuries la tête basse, dans un petit trot cadencé et lourd, la queue balayant les pavés.

La cour avait retrouvé le mouvement et la vie de la ferme. Lucienne à présent avait accroché au porte-manteau de fer le carnier et le fusil de Lucien, et elle s'était assise près de lui sur le banc; ils s'amusaient tous les deux de voir Breuc attendre que les chevaux eussent fini de boire pour les poursuivre en aboyant jusqu'aux écuries. Les vieilles juments n'en faisaient point un pas plus vite, mais les jeunes ruaient disgracieusement, s'ébrouaient et, les naseaux ouverts, la tête entre les jambes, soufflaient violemment leur petit hennissement grêle qui faisait redoubler les

jappements de Breuc. Lucien racontait en s'animant les prouesses de son chien, « un fidèle, n'est-ce pas Breuc, et ils faisaient une fameuse paire d'amis! » Frottant contre lui sa tête intelligente, le chien lui jetait ses pattes sur les genoux et le regardait de son œil clair, comme s'il eût compris.

Comme la nuit tombait, ils entendirent à côté d'eux la voix de Luc Robert qu'ils n'avaient pas deviné dans le va-et-vient de la cour. C'était une belle figure de vieillard, imposante et douce. Il se voutait légèrement à présent, mais sa taille dépassait encore celle de Lucien. Il avait les épaules un peu épaissies, mais il gardait sa forte carrure, sa large poitrine de campagnard et son corps nerveux d'ardennais. Avec sa figure au nez légèrement aquilin, sillonnée de rides, énergique et couverte de cheveux blancs qui tombaient en couronne sous son chapeau de Glons, il avait une bienveillance calme, éclairée toujours d'un bon sourire d'aïeul. Il embrassa longuement Lucienne qui lui avait sauté au cou et amicalement serra la main de Lucien.

— Il y a du gibier cette année ?

— Comme ça, comme ça, grand-père, répondit Lucien qui depuis toujours lui donnait ce nom familial. Deux compagnies dans l'Estance et une qui est dispersée à Saint-Jacques.

— Les lièvres ont manqué cette année, dit Luc. Mais si tu n'as pas peur de tes jambes, l'ami, grimpe à Saint-Roch et vas-y enfumer les renards dans les grosses pierres; il y a là deux brigands qui m'ont « mascravé » douze chapons en juillet.

En causant, ils entrèrent dans la salle commune de la ferme, une grande pièce dont les murs blancs crépis à la chaux étaient tachés de grappes de mouches.

Une odeur de cuisine montait du foyer ouvert où la marmite énorme pendue à la crémaillère mijotait pardessus la flambée claire des bûches. Au milieu de la salle, s'allongeait une table immense recouverte à un coin d'une petite nappe à carreaux.

Lucien était allé chercher son fusil, un nouveau système à percussion qui faisait sourire le grand-père, lui qui avait traqué des loups il y a cinquante ans avec des fusils à baguette.

Breuc fut conduit à son trou, une jolie niche en briques rouges qu'on avait faite pour lui dans le jardin anglais et où il adorait se rouler dans le foin jusqu'au ventre, après la fatigue d'une journée de chasse.

Peu à peu, les varlets rentraient à la cuisine. Lucienne racontait qu'il y avait à la ferme pour la moisson « douze chapeaux et dix bonnets » — douze hommes et dix femmes expliqua-t-elle. Tout ce monde arrivait avec de grands bruits de souliers ferrés, chantait sur le seuil un bonjour traînard et prenait sa place à la table de chêne. Quand tous y furent, le fermier s'assit à un bout, Luc et Lucienne à ses côtés; les deux servantes décrochèrent la marmite bouillante.

Luc se leva et récita sa prière.

— Bon appétit, les hommes.

La table répondit d'une seule voix en son français — A votre service — et deux plats énormes circulèrent, débordant de pommes de terre à la graisse.

Un silence tombait, coupé du bruit des mâchoires et du grincement agaçant des fourchettes de fer sur les assiettes d'étain.

Luc et les siens mangeaient à la même table suivant l'ancêtre coutume; mais ils ne partageaient pas la commune plâtrée de pommes de terre au lard.

Les varlets se pressaient de souper. A la fin, une causerie banale s'établit entre eux, par phrases brèves et hachées, entre deux lampées de la petite bière claire des Ardennes qu'on versait sans mesurer dans les verres gras. Puis la salle se désemptait. On quittait la table, la bouche encore pleine, en lâchant un bonsoir à la porte.

Les moissonneurs allèrent s'étendre dans la grange sur la paille battue et les charrueurs grimperent à leur souper, un lit élevé fait de quatre planches et d'une paille où ils dormaient

lourdement dans la senteur ammoniacale de l'écurie, au milieu de l'étouffement des chevaux.

Au rez-de-chaussée de la maison d'habitation, il y avait outre la salle commune et le grand salon où l'on ne pénétrait plus depuis dix ans, une petite pièce que l'on appelait la salle à manger et où Luc passait ses soirées avec Lucienne. C'était là qu'on avait mis le piano, un Erard sur lequel Lucienne tapotait parfois les soirs d'hiver.

Quand les varlets furent partis, Luc prit la lampe et la porta dans la salle à manger. Lucien fit des cigarettes, le fermier bourra sa pipe et ils causèrent tous les trois, un peu assoupis par la grosse chaleur.

Lucien rappelait que c'était la septième année qu'il revenait au Culot des Bois et Lucienne riait d'un beau rire en lui parlant de leurs fredaines de gamins. Tout cela était loin déjà, se perdant dans les grisailles des reculées; et Lucien se prenait à regretter d'être un homme à présent, avec les soucis et les inquiétudes impérieuses de l'avenir.

A Liège, la nostalgie de ce calme village d'Ardenne lui revenait souvent, intense.

Là bas, il sortait peu, avait de rares amis avec lesquels il aimait parler d'art, rêveur par tempérament, méprisant les guindailles universitaires, ayant un grand amour des glèbes, aimant la campagne féconde et les grands soleils, plein d'admiration religieuse pour les forces vives et cachées de la Terre, « l'aïeule à tous » comme il l'appelait à ses heures d'expansion.

A présent, il se sentait remué par les souvenirs de ses courses d'écolier à travers l'Ardenne sauvage, brusquement évoqués par Lucienne.

— Te rappelles-tu, Lucien, quand nous nous sommes sauvés pour voir Laroche, à nous deux. J'avais dix ans et toi douze.... et quand nous sommes revenus, dans quelle inquiétude était le grand-père !

Luc, qui avait cru mourir d'angoisse ce jour-là et avait fait remonter l'Ourthe par tous ses gens, riait à présent de son bon rire indulgent et calme.

Et cette autre fois, qu'elle avait roulé toute la pente en grim pant à Saint-Jacques et que Lucien l'avait reçue sur la tête. Hein ! quel torticolis pendant huit jours ! Et un matin, — il y avait six ans — quand ils jouaient à braconner avec le flingot du grand-père et qu'ils étaient restés tout bêtes d'avoir tué une poule dans le « pachis » et qu'elle avait pleuré, pleuré, de peur ! S'en souvenait-il ? Et ces fusées que Lucien apportait de Liège chaque année et qu'ils faisaient partir dans la cour, devant les gamins du village, les yeux écarquillés, les doigts en bouche, poussant des oh ! oh ! d'admiration ?

Un à un elle égrenait ses souvenirs, et Lucien se sentait pris d'une tristesse vague, d'un désir confus de revenir à ce passé charmeur plus attirant encore par l'éloignement. Il laissait éteindre ses cigarettes; s'étonnait du calme de cette petite chambre close : comme c'était loin, tout cela ! Il s'emplissait la tête de souvenirs pénétrants comme d'un parfum très capiteux, revivait à cette heure ses vacances de gamin, et brusquement rappelé à lui par la grinçante sonnerie de l'horloge, il s'étonna naïvement de n'être plus l'écolier de jadis, de se trouver homme entre cette jeune fille qui était un enfant hier et ce vieillard que le temps n'avait pas changé.

Il lui semblait qu'il y avait en lui un homme et un gamin et aussi qu'il y avait deux Lucienne, une fillette qu'il avait vue grandir d'année en année, et une autre, une jeune fille déjà femme qu'il devinait brusquement avec ses boucles brunes épanouies sur son front.

Le grand-père était silencieux. Dans son égoïsme d'affections il souffrait sans se l'avouer du plaisir qu'avait pris Lucienne à rappeler ses parties d'enfant avec Lucien; à présent, elle était devenue songeuse, faisant un rêve dans le passé. Elle alla chercher le verre de *péket* que Luc buvait tous les soirs et,

dix heures sonnait à la cuisine, ils prirent leur bougeoir et se souhaitèrent la bonne nuit.

Or Lucien fut étonné de se sentir un frisson quand il prit la main de Lucienne et, en fermant sa porte, il s'aperçut qu'elle avait le plus beau sourire du monde et des yeux bleus si doux qu'ils le firent songer profondément cette nuit-là.

(A suivre.)

G. GIRRAN.

(De La Wallonie.)

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8^o Jésus, illustré de 25 compositions par E. BERCHMAN. Tirage de bibliophile à 250 exempl. numérotés portant imprimé le nom du souscripteur.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

Parfums.

J'aime les parfums, mignonne ! Leur petite voix chantante et qui grise semble murmurer tout bas d'exquises mélodies amoureuses, fantasques et d'une ténuité fluide ; l'air qu'ils imprègnent à des frôlements de caresses idéalement douces ; ils bercent mollement l'esprit en l'emplissant de songeries, de désirs vagues de tendresses, de pensées à l'aimée, à Toi, Jeanne ! et ressuscitant en vous les souvenirs auxquels ils sont associés, ils vous enlèvent, comme des Enchanteurs, loin du monde triste et plat des réalités coutumières, et je les aime pour leurs évocations suggestives qui troublent, qui enchantent, qui enivrent de l'ivresse consolante et sublime du Rêve !

I.

Ainsi je te vois dans certains parfums restés en ma mémoire. — Il y a quelques printemps passés, la fenêtre de ma petite chambre d'étudiant, haut gîté, était toujours large ouverte, durant les chaudes après-midi. Elle donnait sur un parc énorme aux vieux arbres robustes tout parés de ce vert frère et délicat des printanières feuilles et où des marronniers touffus et de frêles acacias étaient tout blancs sous leurs fleurs. Le clair soleil de mai donnait à ces floraisons une vivacité éblouissante et joyeuse et le vent qui balançait les feuillages en faisait tomber lentement une pluie parfumée.

Alors, souvent, abandonnant l'étude insipide, presque couché dans un grand fauteuil que j'affectionnais, je m'oubliais à rêvasser, pendant de longues heures, l'esprit perdu dans un vague défilé de pensées indécises, mi effacées, se formant et se déformant sans cesse, au hasard, ainsi que les figures des nuées. Je ne voyais plus qu'un bout de ciel bleu, d'un bleu pâle et lumineux, très vaste. Dans la paix du faubourg tout était tranquille et silencieux. Des disputes d'oiseaux venaient du parc, ou bien encore parfois, les sons lointains et affaiblis d'un orgue de Barbarie, d'une discordance monotone et pleurarde, étrangement harmonieuse, qui énervait. La bise qui faisait ondoyer les arbres en un bruissement frisselis, me lançait de tièdes bouffées d'air où murmuraient les senteurs des maronniers et des acacias en fleurs ; et le rythme doux de ces caresses lentes m'assouplissait délicieusement en une sorte d'extase prosternée devant Toi !... Et depuis, les souffles du printemps évoquent toujours en moi ces premiers temps de notre amour, passé béni qui ne peut revenir !

II.

L'autre jour, au milieu d'un paquet de lettres et de fleurs séchées, j'ai retrouvé le petit mouchoir de baptiste blanche, au coin brodé d'un grand J que je t'ai pris certain soir et que tu ne m'as plus réclamé. Et comme ces flacons anciens qui conservent à jamais le parfum de la liqueur autrefois contenue, ton mouchoir avait gardé l'odeur

subtile et troublante de ta poudre de riz, tu sais, celle aussi que tu mettais dans tes lettres, au lieu de sable. C'était une fragrance vague, se rapprochant un peu de l'héliotrope éteinte, adoucie, difficile à définir, comme lointaine, et qui avait l'effacement et le charme d'un souvenir. Alors un instant, le passé, — le cher passé enfui! — s'est dressé devant moi et j'ai revécu des heures disparues. —

En baisant, respectueusement, comme une relique, ce petit carré de dentelle, il m'a semblé baiser des joues poudrées, dont mes lèvres mangeaient le grisant et fin parfum d'héliotrope, ton cou où voltigent les mèches folles et qui frisent; ton front blanc, volontaire et court comme celui d'une déesse antique, avec son brun ruissellement de petits cheveux; j'ai cru t'avoir près de moi, te serrer dans une étreinte, les yeux dans les yeux, avec tes chères lèvres rouges se haussant un peu, jusqu'à mon baiser?

Et j'ai revu aussi cette soirée où tu m'abandonnas ce mouchoir. Au théâtre, t'en souvient-il? Oh! je ne sais plus la pièce que l'on jouait ou le nom des acteurs; le spectacle était pour moi dans tes yeux et dans tes rires! Aussi dans la demi-obscurité d'une baignoire, malgré nos chauds serrements de mains, malgré les petits saluts des bottines qui se rencontraient et semblaient se saluer un instant, malgré les petits baisers furtifs pimentés par l'audace, quand nous n'étions pas regardés, nous paraissions très graves, — oh! très graves! — Et ça avait été tout un jeu que le vol de ce petit mouchoir! Au fond de ta poche, dans les replis de ta robe, j'avais été le chercher avec une dissimulation espiegle, pour le garder toujours, comme un morceau de Toi, pour me griser de son insaisissable parfum comme d'un immatériel baiser.

III.

Puis encore les fleurs que tu m'envoyais, avec une profusion folle — car tu savais combien je les aimais! — dès que nous étions séparés pour quelques jours. C'était une joie à l'arrivée de ces petits paniers légers qui me parvenaient par les grands froids, quand la neige et la gelée avaient attristé la terre, qu'il n'y avait ni une feuille ni une fleur aux jardins noirs; et je débarrassais ces aimées, tes fleurs! — avec précaution, comme de petites bestioles qu'on craint de blesser; je leur donnais de l'eau et un peu de chaleur en les regardant, avec des bonheurs enfantins, sortir peu à peu de leur évanouissement rigide, déployer leurs pétales, se raviver leurs couleurs, s'exhaler leur parfum!

Et malgré mes gronderies, tu m'en envoyais toujours tant que c'était dans ma chambre une floraison épanouie et insensée. Car je les voulais toutes auprès de moi sur ma table, sur mes livres, sur les fenêtres, sur les bibliothèques! Toutes, les rares et précieuses, si diverses dans mes bibelots de tous les pays et de tous les siècles: les taches rouges des œillets pourpres dans des flacons de Venise, les branches fleuries du jaune et si exquisement décoratives des mimosas dans les vases bleus de Delft, des touffes de jacinthes blanches et roses dans un vieux pot de Chine, vert avec des dessins bizarres, des roses thé aux pâleurs mourantes et splendides dans des verres de Bohême, des giroflées som-

bre dans la faïence noire de Thoun, des champs de violettes dans des plats japonais! Et cela faisait une chanson merveilleuse de couleurs et de parfums, un vibrant cantique d'amour qui célébrait Ton souvenir!

Dans ce concert pénétrant d'odeurs bourdonnantes dans l'air, dans la touffeur croissante de la chambre, combien j'aimais à m'étourdir de ces intenses mélodies amoureuses, aux frôlements de caresses, de toute l'agonie de ces fleurs pamées, pour quelques instants ressuscitées et dont les petites âmes s'exhalaient en me parlant de Toi, ma Jeanne! dans l'ivresse consolante et sublime du Rêve!

JULES DESTREÈ.

1885.

La nouvelle Carthage,

par Georges Eekhoud. Chez Kistemakers à Bruxelles.

Qui donc eût dit qu'après nous avoir donné ses vigoureuses *Kermesses*, son brutal et superbe *Kees Doorik*, Eekhoud, ce bel écrivain, nous lâcherait dans les jambes cette triste machine à si mauvais droit appelée: *La nouvelle Carthage*.

Rien, en effet, de la triomphante revivance de la cité punique, rien de l'Anvers métropole maritime, port géant frémissant du grincement des grues hydrauliques, du fracas des chaînes, du halètement des vapeurs blanches et rousses, des appels des sirènes et des sifflets des steamers, — rien, sauf quelques pages dont toutes les belles intransigeances de l'Eekhoud ancien semblent bannies, comme enlevées au canif, puis, pour le reste la noire et impersonnelle photographie de la pire des villes de Béotie.

Un amour de collégien — pour sa cousine, nécessairement — un intérieur bourgeois, deux, trois, quatre intérieurs bourgeois, sans une page qui émeuve, sans même un mot qui peigne, puis, pour finir, un jour d'élections à Anvers — le moins mauvais épisode du livre — et la description — cent fois, et mieux, faite du Rielyk, le quartier des ribauds.

Voilà toute *La nouvelle Carthage*.

A tous, même aux moins artistes, appartient d'en faire autant: quelques grammes de guimauve georgesonhetique, deux gouttes ou trois d'essence sous-daudetienne, le tout dilué dans plusieurs litres d'eau de rose à peine fleurante..... on fera agiter fortement par un éditeur lanceur habile de nouveautés et le public moutonnier achètera, achètera.....

Puis l'estime et l'admiration pansue des bourgeois acquise, on attendra les couronnes de l'Académie de Belgique, la publication en extraits dans l'*Anthologie* officielle, le tout sans préjudice de l'arrêté royal qui, quelque beau jour, nommera « l'illustre auteur national » conservateur de quelque iguanodon en souf france et membre de l'Ordre de Léopold!

O toi Porte-Lyre, radieux Phoibos, Dieu des Artistes, aie pitié de nous, pauvres, fais descendre un de tes soyeux et chantants rayons d'or clair jusque dans les ténèbres grasses et puantes où s'élabore l'*Etoile Belge* (c'est rue des Sables à Bruxelles, tout près des carrefours d'Aphrodite, ta rose sœur) et rends-nous, par la grâce de ton ineffable pouvoir notre cher et bel artiste de *La Fête des S. S. Pierre et Paul*, *La fin de Bats* et des *Milices de Saint-François*!

Tel est notre désir et espoir fervent.

GEORGES ROSMEL.

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

COMPAGNIE DES

Propriétaires Réunis

pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal: A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheporté.

THIRIAR-HERLA

Rue Léopold, 19, LIÈGE.

RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTÉ-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS

Les armes et le tir.

Les protagonistes du Mannlicher sont de nouveau dans une joie qui confine au délire!... Pensez donc: ce fusil kaizerlich dont la monstrueuse hernie avait épouventé les carabiniers et qui s'était si mal comporté dans les divers essais qui lui avaient été imposés, paraissait voué au plus triste destin, lorsque, tout-à-coup, débarque à Bruxelles son inventeur qui, en un tour de main, emporte une seconde commande, celle-ci de 50 pièces, à livrer au gouvernement belge par la fabrique d'armes de Steyr, avec une partie de munitions autrichiennes.

Je ne suis pas curieux; mais je voudrais bien savoir si le gouvernement de mon pays gratifierait l'inventeur belge, d'une seconde commande d'essai alors que les premières fournitures de fusils de son système n'auraient pas donné pleine et entière satisfaction. — J'opine pour la négative.

Mais il est, pour les étrangers, les allemands et les autrichiens surtout, un stock de faveurs singulières dont on n'a garde d'abreuer nos compatriotes.

Herr Mannlicher, pour justifier ses prétentions à une seconde commande, a sauté à pieds joints dans le plat en affirmant que son fusil avait été très mal fabriqué à la Manufacture d'armes de l'État. Si c'est ainsi que cet autrichien récompense les officiers et les employés de notre fabrique d'armes qui se sont mis en quatre pour lui faire plaisir, il faut avouer que ce kaizerlich a une bien drôle de façon de manifester sa reconnaissance!

**

La commission permanente du Tir National, composée en majeure partie de vieillards qui comptent ensemble plus de mille ans d'existence, tous décorés et empanachés, « que c'est comme un bouquet de fleurs... », vient d'adopter définitivement, pour le prochain concours de tir, un modèle de cible que tous les tireurs ont réprouvé.

On ne peut imaginer un système de blason plus illogique, plus vicieux, ni plus absurde que celui-là. On a eu beau démontrer à l'entêté qui l'a proposé, les défauts capitaux de ce modèle, rien n'y a fait! Il est à remarquer que les individus malingres ont toujours la bosse de l'entêtement; l'auteur de cette sottise ne fait pas exception à la règle.

Au surplus, il peut bien encore endosser la responsabilité de cette nouvelle gaffe, à côté de celles dont il s'est déjà rendu coupable. C'est à son génie que l'on doit l'invention du système de la double série de points pour l'obtention d'un prix, qui a tant fait jubiler les tireurs il y a quelques années; c'est encore à lui que l'on doit les fameux parabolles avec créneaux blindés de plaques d'acier anglais venant d'Angleterre, qui ont amené la fermeture définitive du Tir national; enfin, c'est à son intrusion dans les affaires du Tir qu'est due en grande partie le marasme dans lequel se débat l'institution des concours nationaux.

Par contre, la susdite commission, mieux inspirée... (une fois n'est pas coutume) vient d'adopter, sur la proposition de M. Gérard Houet, le sympathique tireur liégeois, un mode de répartition qui réunira l'unanimité des suffrages des tireurs belges.

Tous les prix sont attribués aux séries de hauts points; le barrage est complètement supprimé et les prix sont distribués par parts entre tous les tireurs d'après un barème établi sur les résultats de nombreux concours.

Ce système de répartition constitue la plus heureuse innovation qui ait été introduite dans les concours de tir depuis leur création.

Tous ceux qui fréquentent les concours applaudiront aux efforts et au succès de l'estimable tireur liégeois qui consacre ses nom-

breux loisirs à l'amélioration de tout ce qui concerne le tir et à sa propagation dans la garde civique.

**

Il s'est passé, dimanche dernier, à la distribution des prix du concours des sociétés de tir réunies de Liège, un fait qui ne peut être tenu dans l'oubli.

Quelques tireurs bruxellois ont imaginé de se faire représenter à cette cérémonie, pour choisir et emporter les prix qu'ils avaient gagnés, par un gentleman en blouse grise de la tribu des commissionnaires publics, revêtu de sa plaque.

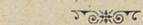
C'est une façon toute nouvelle et réellement *selected* de rendre hommage au dévouement des organisateurs du concours. — Je pense qu'un pareil procédé est destiné à jeter un jour lumineux sur la manière dont les relations de confraternité, de solidarité, de sympathie entre tireurs doivent désormais être entendues.

Où sont-ils donc ces tireurs d'autrefois, ces tireurs gentilshommes, comme les Gisler, les Gillions, les Biebuyck, les Bourlard, les Baert, qui savaient porter si haut et si loin le renom d'amabilité et de gracieuseté qui fut toujours l'apanage de ces maîtres en l'art du tir?

Hélas! ils sont remplacés par la fine fleur du flamingantisme bourru.

GUILLAUME UN TELL.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION



EXPOSITION

HUBERT, MIGNON, DE WITTE

ENTRÉE: 50 CENTIMES.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie

FABRIQUE DE REGISTRES

SPECIALITÉ POUR COTILLON — RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE

MUSIQUE EN TOUS GENRES

F. SCHAEFER

49, RUE DE LA CATHÉDRALE, LIÈGE

Vient de paraître: *Strauss, Danses célèbres.*
un volume, fr. 1-50.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES

Marcel NIERSTRASZ

68, Rue de la Cathédrale, LIÈGE.

ABONNEMENTS. ANNONCES

Spécialité de reliures riches et ordinaires.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art

20 ANNÉE

Comité

ALBERT MOCKEL

de Rédaction

PIERRE-M. OLIN

MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.

Union postale, frs. 6.50.

Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes

Charbonnages du Hasard

Victor RASKIN

Rue des Guillemins, 7

Seul Représentant à Liège

Charbons de toutes les houillères
du bassin de Liège.

APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT

HYGIÉNIQUE

MAISON DE VENTE
AMERMAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie ·

· Aug. Bénard ·

Imprimeur-Éditeur

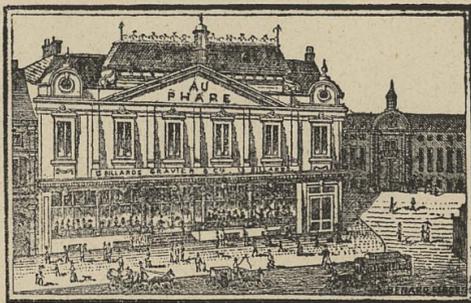
Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE — GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAPHIE.

Liège, Imp. Aug. Bénard



LIÈGE PLACE VERTE.

PREMIERS SOLEILS



AU CONCERT

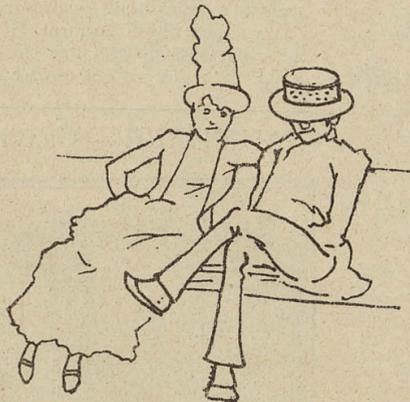
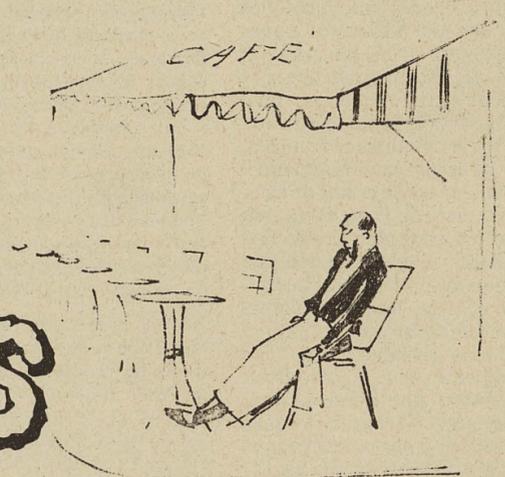


Jour
TOURNURE



SUR LA BATTE

CROQUIS D'ÉTÉ



d'après nature